

PARTIE FRANÇAISE.

L'Étoile de Québec.

SAMEDI, 16 SEPTEMBRE, 1876.

LE POING COUPÉ

—
HISTOIRE TURQUE
—

J'étais depuis une quinzaine de jours à Constantinople, et j'avoue qu'en dépit du Bosphore, de Sainte-Sophie, des mosquées et des palais, je commençais à sentir l'enfer m'envahir des pieds à la tête, quand un jour en remontant une petite rue étroite et sale, une maison construite en bois attira mon attention.

Ce n'est point qu'elle eût rien d'extraordinaire dans son architecture, si l'on peut appeler cela de l'architecture, mais au-dessus de la porte il y avait une plaque de marbre noir sur laquelle se détachait en relief un poing coupé qui avait dû être doré autrefois.

Cette main m'intriguait ; mon drogman qui, par hasard, était intelligent, devina ma curiosité.

« Cette plaque de marbre, me dit-il, rappelle une vieille histoire. Voulez-vous que je vous la raconte ? »

— J'allais vous le demander. »

Quelques minutes après nous étions assis dans un café où l'on nous prodiguait des tasses de moka trop petites, et des pipes trop grandes, et mon compagnon me raconta ce qui suit.

Il y a vingt ans, dit-il, la maison que vous venez de voir avait un aspect bien plus misérable encore qu'elle ne l'a maintenant, et les passants alors ont dû souvent se demander comment des croyants pouvaient vivre dans cette demeure, dont eussent à peine voulu des juifs ou des rafas.

Enfin, on y vivait, on y souffrait même.

Dans une des chambres de cette habitation, un matin, râlait un homme étendu sur quelques méchants coussins d'où la paille s'échappait.

A ses côtés, pressant une de ses mains dans ses petites mains, se tenait un enfant de dix ans à peu près, à la figure intelligente et décidée...

« Courage, pauvre père, disait-il au malade... »

— Du courage, répondit d'une voix dolente le moribond, comment veux-tu que j'en aie encore ? Je souffre, je te vois souffrir,

Méhémet, il n'y a pas un para ici, et qui sait quand il y en aura...

— Dans quelques heures peut-être, fit l'enfant. »

Et déposant sur le front du vieillard un baiser, il alla décrocher une corbeille qui pendait au mur.

« Que vas-tu faire ? demanda le père. »

— Je vais aller trouver le boulanger, notre voisin, auquel j'ai souvent fait de petites commissions : je lui demanderai de me donner à crédit des petits pains ; j'irai les vendre à la promenade de Kiahat-Khana et j'aurai bien du malheur si je ne réalise pas quelques bénéfices...

— Va, mon pauvre enfant, dit Méhémet-Ali, et que Dieu te protège... »

Il y avait à peine deux heures que l'enfant était parti, quand il rentra en courant, les yeux rouges et la bouche souriante. On voyait qu'il avait pleuré, mais le bonheur se lisait sur toute sa physionomie.

« Ah ! père ! s'écria-t-il, encore tout essoufflé et en se laissant tomber sur un escabeau, ah ! père ! tous nos malheurs sont finis... »

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda le vieillard en se redressant sur son coude.

— Figurez-vous, père, dit l'enfant, qu'avant même d'être à Kiahat, j'avais vendu la moitié de mes petits pains. Vous pensez si j'étais heureux. Je m'installai sur la place contre un arbre, et je me mis à crier ma marchandise. Peu à peu ma corbeille se vidait, quand soudain près de moi passa un soldat de la garde du sultan, qui prit deux petits pains et s'éloigna sans me payer. Je courus après lui en réclamant les quelques paras qu'il me devait. Non seulement il refusa de me payer, mais apercevant au fond de ma corbeille ma petite recette, il allait s'en emparer, et il avait déjà les doigts dessus, quand une main s'appuya sur son épaule.

« Il se retourna et se retrouva en présence d'un homme de taille élevée, aux traits majestueux et imposants. »

— Voleur ! dit cet homme au soldat, et appelant deux employés de la police ; « Emmenez ce misérable et qu'on le juge... » Il entra ouvrit son castant, et les serviteurs du eadi tombèrent le front dans la poussière. »

« Alors, se retournant vers moi, mon sauveur m'a interrogé, il m'a demandé mon nom. Il avait l'air si bon que j'ai eu confiance et j'ai raconté toutes mes misères. »

« Quand j'ai cessé de parler je l'ai entendu qui murmurait : « Pauvre petit ! » puis il a glissé dans ma corbeille ces trois pièces d'or, et ce qui vaut mieux peut-être, il a déchiré un morceau de sa ceinture et il me l'a donné en me disant de venir demain matin au palais du sultan et de le

présenter à l'officier de garde qui m'apprendrait ce que j'aurais à faire... »

— Au palais du sultan, s'écria le père de Méhémet, c'est étrange !... »

* * *

Le lendemain matin, à l'heure indiquée, l'enfant se présenta à la porte du palais. Dès qu'il eût montré le fragment de ceinture, on l'introduisit dans les appartements intérieurs, et quelques minutes après on le conduisit dans une espèce de kiosque splendide où il aperçut étendu sur des coussins de soie, son sauveur de la veille.

Par un de ces mouvements charmants qui n'appartiennent qu'à l'enfance, il courut vers lui et lui prit la main qu'il porta à ses lèvres.

Deux ombres noires avaient été sur le point de s'élaner en voyant le mouvement de Méhémet, mais d'un signe, le maître les avaient fait rentrer dans leur immobilité...

Le chef des croyants fit asscoier l'enfant à ses côtés, et avec lui pendant quelque temps, puis, charmé de la gentillesse et de l'intelligence du jeune Ali, il fit appeler le chef d'écoles, lui donna ses instructions, et renvoya son protégé de présents, en lui disant qu'il s'occuperait de lui.

Chose extrême : le sultan tint parole et n'oublia pas l'enfant.

Quelques jours après, Méhémet entra dans la première école de Constantinople dont grâce à son intelligence et à son énergie au travail, il devenait rapidement un des plus brillants élèves. De temps en temps le sultan faisait appeler son protégé et constataient les progrès et le développement de cette intelligence qu'il considérait comme son œuvre et dont il était fier au fond.

Mais ces prospérités n'avaient point fait oublier à Méhémet son père, grâce aux générosités de son illustre protecteur, le vieillard n'avait pas connu la misère, et il n'est pas d'attentions que ne lui prodiguât son fils pour lui prouver son affection.

Méhémet aimait son père d'un amour sans bornes, presque exagéré, comme savent aimer les musulmans qui on arrivent à ne pas discuter les actions, bonnes ou mauvaises, de ceux qu'ils aiment, et qui supportent leurs humeurs, leurs boutades, leurs caprices—en mettant le tout sur le compte de la fatalité.

Le vieil Ali aurait commis un crime que son fils ne l'en aurait pas moins adoré pour cela...

* * *

L'enfant était devenu homme, et sous la main toute-puissante du chef des croyants, il avait rapidement marché en avant. Comptant parmi les *oulémas* les plus instruits, il avait acquis une réputation mé-